

1

Porté haut dans le ciel par le courant ascendant de la montagne, l'oiseau tournoie avec grâce, dans une lente course nonchalante. Le délicat mouvement de ses ailes, fruit d'une évolution millénaire, lui permet de garder la tête parfaitement à l'horizontale, le regard plongé vers un point situé cent cinquante mètres plus bas. Ses yeux noirs sont rivés sur un gros animal immobile. Par quelque instinct ancestral, le rapace sent la bête en difficulté.

Une ombre passe brièvement au-dessus de l'homme. Malgré ses dimensions, il ne parvient pas à l'identifier. Il se force à ouvrir les yeux, mais ne perçoit d'abord que l'ardent soleil. Enfin il distingue une forme noire haut dans le ciel : un oiseau, merveille de la nature, qui plane dans les airs au-dessus de la montagne.

Et un autre. Puis encore un autre.

*Quelle soif terrible. J'ai la langue comme une râpe.
Le visage en feu, trempé de sueur.*

Les voilà plus nombreux encore.

Ils me tournent autour. Ils se rapprochent.

Un des vautours se pose, à une vingtaine de mètres. Toute grâce a disparu : une tête chauve munie d'un puissant bec crochu sur un long cou dénudé, et des serres énormes. Sans oublier ces yeux noirs et perçants.

Derrière moi retentit un fort bruissement, un battement d'ailes de grande taille, suivi de claquements, comme une prise de bec entre deux oiseaux. Puis une sorte de froissement étouffé, très proche. Contre mon cou ou presque.

Impossible de bouger !

Plusieurs paires d'yeux maintenant. Sans la moindre trace de pitié, aucune chance de plaider ou de raisonner, aucune chance que nos esprits se rejoignent. Les voilà qui se rapprochent, à petits sauts prudents. On dirait des Indiens encerclant l'ennemi retranché derrière ses chariots.

Ils vont commencer par les parties les plus tendres, les yeux. Ensuite ils s'attaqueront peut-être à mes oreilles et à mon nez. Alors seulement, ils s'en prendront à mon cou et à mes joues pour en déchirer les chairs.

Pas question de mourir comme ça. Pas dévoré vivant par des vautours.

— Cela n'a rien à voir avec l'entomologie médico-légale, par exemple.

Le Professeur – c'est du moins ce dont il a l'air – est un petit homme chétif, ridé, aux traits moites et tirés, la bouche tombante, bordée de fines lèvres mesquines. Il porte un costume gris en nylon bon

marché, ce qui est parfaitement absurde sous le climat de la Jamaïque : des auréoles de sueur s'étaient sous ses aisselles. Une cravate voyante à moitié défaite lui pend autour du cou. Il a de petits yeux noirs. Penché sur la table devant lui, il examine un objet en bois. Il s'agit de trois panneaux reliés de telle sorte que les deux côtés se replient au milieu. Cette partie centrale renferme un petit rectangle de bois nouveau. Les deux autres sont peintes ; sur celle de gauche figure une vierge à l'enfant, sur celle de droite un christ crucifié sur fond de ciel d'orage. Le Professeur étudie ce curieux objet à l'aide d'une grosse loupe.

— L'entomologie ?

Son interlocuteur se gratte la tête.

— Les insectes, explique le Professeur avec un sourire compassé. Si nous avons affaire à un insecte, nous disposerions d'une vaste base de données génétiques. Mais, comme vous le voyez, il s'agit d'un morceau de bois, pas d'un insecte ; or le bois est mort. Il existe bien des analyses spécifiques pour l'identification de certains types d'arbres – coloration, exposition aux ultraviolets, etc. – mais celles-ci ne permettent de reconnaître que des familles peu communes, d'obscurités en général originaires d'Amérique du Sud. Les vochysiacées, par exemple, accumulent l'aluminium contenu dans le sol, c'est pourquoi leur bois vire au bleu à l'application d'un réactif particulier.

Pour une chambre d'exécution, celle-ci est confortable, luxueuse même. La pièce est spacieuse. L'un des murs est entièrement percé de portes-fenêtres.